Diderot maître des jeux

Jean-Claude Bonnet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rief/2675>

DOI : 10.4000/rief.2675

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

Jean-Claude Bonnet, « Diderot maître des jeux », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 8 | 2018, mis en ligne le 15 novembre 2018, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rief/2675> ; DOI : 10.4000/rief.2675

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Diderot maître des jeux

Jean-Claude Bonnet

- 1 « Comment s'étaient-ils rencontrés ? Par hasard ». Ainsi commence *Jacques le fataliste*. Et la première phrase du *Neveu de Rameau* annonce une autre forme d'incertitude illustrée d'entrée de jeu par les caprices de la météorologie : « Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, c'est mon habitude d'aller sur les cinq heures du soir me promener au Palais-Royal ». En vérité c'est toute l'œuvre de Diderot qui est, depuis le début, placée sous le signe du hasard et des grands vents. L'intérêt de l'encyclopédiste pour le calcul des probabilités l'a convaincu du rôle des circonstances fortuites. De la combinatoire mathématique à la combinaison des atomes (héritée d'Épicure et de Lucrèce), il n'y avait qu'un pas. L'idée d'un ludisme universel et d'un hasard créateur à l'œuvre dans la nature est évidemment en rupture avec la conception providentialiste d'un grand dessein caché et d'un ordre éternel. Pour Diderot, il faut prendre en compte, comme on le sait, la tératologie des mondes manqués, des monstres et des anomalies. La sphère sociale n'est pas non plus à l'abri de ces désordres : « Toute notre vie n'est qu'un jeu de hasard. Tâchons d'avoir la chance pour nous », peut-on lire dans le *Plan d'une université*¹. Le neveu de Rameau est l'emblème du statut précaire de l'être humain en proie aux intermittences et à toutes les oscillations. Jacques Roger note à propos du *Rêve de d'Alembert* : « L'univers de Diderot est une gigantesque partie de dés, où tout est déterminé, où rien n'est connu, où les dés eux-mêmes changent de forme au cours du jeu² ». Et de fait, la métaphore du jeu est partout présente dans l'œuvre.
- 2 À la fin des *Éléments de physiologie*, son ouvrage ultime et incontestablement testamentaire, Diderot revient une dernière fois sur ce thème qui lui est familier :

Le monde est la maison du plus fort : je ne saurai qu'à la fin ce que j'aurai perdu ou gagné dans ce vaste tripot³, où j'aurai passé une soixantaine d'années le cornet à la main *tesseras agitans*.⁴
- 3 Comment comprendre cette image tellement étonnante et pourtant jamais commentée, que Diderot a voulu nous léguer de lui : « lançant les dés » ? On doit la prendre au sérieux, et à la lettre, pour en déchiffrer la portée car, loin d'avoir été négligemment jetée, elle résume parfaitement une expérience littéraire surprenante en tous points, que Diderot en vient à revendiquer pleinement à la fin de sa vie, dernier pied de nez du génie à ses

médiocres détracteurs passés et à venir. Ceux-là n'auront jamais vu que de la désinvolture ou une incapacité à composer dans ce qui fait, en réalité, l'originalité de Diderot. C'est dans un pari audacieux, en jouant son œuvre aux dés et en lui insufflant toute une part d'aléatoire qui est indubitablement sa marque et sa signature, que Diderot a mis fin au règne des anciennes « belles-lettres ». Il a ainsi ouvert la voie à la « littérature », cet « art inconnu », comme dit Louis-Sébastien Mercier⁵ dans une belle formule que Chateaubriand a reprise à son compte.

Le jeu d'échecs

- 4 Tout comme Rousseau, Diderot aimait « pousser le bois »⁶ et il figure sur la liste des souscripteurs pour l'ouvrage de Philidor intitulé *L'Analyse des échecs*. Il rédige l'article « Joueur » de l'*Encyclopédie* où il développe des perspectives historiques et morales sur le goût du jeu. C'est dans le *Neveu de Rameau* que le thème prend toute son ampleur⁷ et cela dès l'ouverture si bien que le dialogue dans son ensemble apparaît sous le signe du jeu :

Si le temps est trop froid ou trop pluvieux, je me réfugie au café de la Régence ; là je m'amuse à voir jouer aux échecs. Paris est l'endroit du monde, et le café de la régence est l'endroit de Paris où l'on joue le mieux à ce jeu. C'est chez Rey que font assaut Légal le profond, Philidor le subtil et le solide Mayot.⁸

- 5 Cette entrée en matière où s'exprime une fascination pour l'intelligence des grands joueurs d'échecs est aussitôt corrigée par la première repartie du neveu : « Ah, ah, vous voilà monsieur le philosophe ; et que faites-vous ici parmi ce tas de fainéants ? » Le jeu est stigmatisé ici du point de vue moral comme une fâcheuse dissipation. Au moment où Diderot écrivait une première ébauche du dialogue, en 1760, il a traduit *Le Joueur*, une pièce anglaise d'Edward Moore de 1753 qui était à ses yeux un exemple accompli de la tragédie bourgeoise. Le dramaturge Saurin en tirera son *Beverley* en 1768 promis à un grand succès. *The Gamester* d'Edward Moore est un ouvrage extrêmement noir sur la passion funeste du jeu de hasard et d'argent qui aboutit à la ruine d'une famille et au suicide du protagoniste.
- 6 Il n'est pas question de telles extrémités dans *Le Neveu de Rameau*, mais du temps perdu à jouer aux échecs et, ce qui n'est pas rien, du temps perdu à autre chose qu'à la réalisation d'une œuvre, un thème crucial pour Diderot dans ces années-là. Selon lui, le musicien Philidor (évoqué en passant dans le *Neveu de Rameau*) gaspille trop de temps aux échecs, aux dépens de ses œuvres musicales. Il risque par là de rester un être inconsistant et inabouti à la façon du neveu qui n'a rien fait qui vaille. C'est ce que Diderot reproche au musicien dans une lettre de 1782 :

Je ne suis point surpris, monsieur, qu'en Angleterre toutes les portes soient fermées à un grand musicien et soient ouvertes à un savant joueur d'échecs ; nous ne sommes guère plus raisonnables ici que là. [...] Croyez-moi, faites-nous d'excellentes musique et ne vous exposez pas davantage à devenir ce que tant de gens que nous méprisons sont nés.⁹

- 7 Philidor doit conjurer le destin du paresseux et du raté promis à faire « pitié », en s'imposant comme un grand artiste et un « objet d'admiration ». *Le Neveu de Rameau* est l'ouvrage décisif qui a permis à Diderot d'en finir avec une angoisse lancinante sur son œuvre qui ne l'épargnait pas lui-même, comme on peut le voir dans le *Salon de 1767* : « Et qui sait ce que je puis ! Je n'ai pas la conscience d'avoir encore employé la moitié de mes forces. Jusqu'à présent, je n'ai que baguenaudé »¹⁰. J'ai souvent cité ce passage sans aller

vérifier exactement le sens de « baguenauder ». Ce mot signifie bien, comme je le pensais, « s’amuser à des choses vaines et frivoles » mais je ne savais pas que les « baguenaudes » désignent plus précisément un jeu d’enfant. Il consiste à faire exploser des petites vessies remplies d’air, un peu comme l’enfant qui joue avec les bulles de savon dans le tableau de Chardin de 1734 intitulé « La bulle de savon ». Dans le *Salon de 1767*, Diderot se reproche de n’avoir été jusque-là en fin de compte qu’un petit joueur et de n’avoir fait que des bulles, mais dans sa dernière œuvre, *Les Éléments de physiologie*, il en vient à assumer pleinement, comme on l’a vu, de n’avoir été sa vie durant qu’un joueur : « *tesseract agitans* ». Toute son œuvre illustre ce risque pris et surmonté.

Jouer son œuvre aux dés

- 8 Diderot semble abandonner ses ouvrages au hasard en faisant jusqu’au bout un pari sur la postérité. Il n’a pas répondu à la nouvelle injonction adressée aux grands écrivains d’avoir une image publique et ne s’est pas soucié non plus de réunir ses livres dans des œuvres complètes selon les critères de l’histoire littéraire naissante. Lorsque Voltaire et Rousseau sont panthéonisés, leurs œuvres défilent sur des brancards derrière le corbillard dans une étonnante dramaturgie qui réunit l’homme et l’œuvre. Rien de tel pour Diderot qui a sciemment organisé sa disparition, que ce soit dans le dédale de l’*Encyclopédie*, dans ses dialogues et dans diverses formes d’énonciation qui brouillent les repères habituels permettant d’identifier l’auteur. Il fait preuve, par ailleurs, d’une désinvolture inouïe en ne faisant circuler ses plus grands livres que sous forme manuscrite pour les quelques lecteurs princiers de la *Correspondance littéraire* si bien que Voltaire lui-même enrageait de ne pouvoir rassembler ses « petits » pour se faire une idée précise de son œuvre. L’exemple le plus frappant de cette négligence éditoriale dont Diderot s’est à vrai dire inquiété à la fin de sa vie, est la destinée incroyablement tortueuse du manuscrit du *Neveu de Rameau*. La première édition est une traduction allemande de Goethe, en 1804, à partir d’un manuscrit recopié furtivement à Saint-Petersbourg. La première édition en français, en 1821, est un faux puisqu’il s’agit de la traduction de cette traduction de Goethe. Deux ans plus tard une édition, recevable quant à elle, se fonde sur un manuscrit du fonds Vandeul. Puis en 1891, un collectionneur achète sur les quais le seul manuscrit autographe qui nous soit resté : cette trouvaille éditoriale majeure fut donc le fait du hasard et eut lieu dans la rue, à tous les vents.
- 9 On peut s’étonner de cette confiance sidérante et presque aveugle de Diderot en l’avenir, que l’on ne trouve à ce degré chez aucun autre écrivain. C’est incontestablement dans les lettres à Sophie Volland, dans l’expérience de la séparation, inhérente à la lettre d’amour, qu’il s’est accoutumé à parler principalement à des absents, et qu’il s’est par là placé très tôt, d’une certaine manière, dans la perspective de la postérité. Puisque notre colloque a lieu dans une ancienne poste, on peut rêver des lettres de toutes sortes qui ont transité par ici, qu’elles soient finalement parvenues à destination ou qu’il s’agisse de lettres perdues du fait d’une adresse erronée. Quoi qu’il en soit la poste a quelque chose à voir avec la dimension posthume et avec la postérité : l’envoi des lettres à Sophie avec toutes ses incertitudes, annonce le mode sur lequel plus tard l’œuvre toute entière nous est enfin parvenue. La confiance de Diderot en l’avenir a tenu à ce que la relation amoureuse suffisait à fonder, à ses yeux, une bonne relation avec le monde, avec les autres et enfin avec la postérité. Ainsi seraient déjoués tous les mauvais hasards de la route.

- 10 Alors que nous sommes à deux jours du second tour de la campagne présidentielle en France¹¹, je voudrais évoquer un instant celle-ci, et ce ne sera pas un insert intempestif ou une bouffée délirante de ma part. Je reste bien dans mon sujet puisqu'Emmanuel Macron a précisément cité lors de son discours de Bercy¹², à la veille du premier tour, une lettre de Diderot à Sophie Volland du 10 juillet 1759. Diderot est venu voir Sophie mais elle ne vient pas :

Il est neuf heures, je vous écris que je vous aime. Je veux du moins vous l'écrire ; mais je ne sais si la plume se prête à mon désir. [...]. Voilà la première fois que j'écris dans les ténèbres : cette situation devrait m'inspirer des choses bien tendres. Je n'en éprouve qu'une : je ne saurais sortir d'ici. L'espoir de vous voir un moment m'y retient, et j'y continue de vous parler, sans savoir si j'y forme des caractères. Partout où il n'y aura rien, lisez que je vous aime.¹³

- 11 Cette citation qui a pu surprendre était, en réalité, parfaitement en situation. Le candidat Macron qui croit en sa bonne étoile, comme le Bonaparte du Consulat, nous dit qu'il est encore dans la nuit mais que le hasard fera peut-être bien les choses et que les discours adressés finiront par toucher leur cible, que la « bienveillance », pour reprendre un mot qu'il affectionne, l'aidera sans doute à triompher de l'hydre des populismes et des haines politiques. Rude pari là aussi.

Une « manière » de composer fort aléatoire

- 12 Pour en revenir à Diderot, le point le plus important pour la question qui nous intéresse, c'est qu'il a conçu dès ses premières œuvres un mode de composition hasardeux et hasardé auquel il s'est toujours tenu, et qui est en quelque sorte sa « manière » pour reprendre l'expression dont il use à propos des peintres. Il en a fait incontestablement l'apprentissage comme rédacteur de l'*Encyclopédie*. Pour conjurer la pesanteur de la masse documentaire et mettre du jeu dans l'ordre alphabétique du dictionnaire, il a conçu tout un système crypté qu'il appelle après Montaigne « l'ordre sourd », fondé sur l'oblique, le détour et le système des renvois. C'est dans cette dramaturgie souterraine, concertante et dialogique comme le seront tous ses livres à venir, qu'il a appris cet art souverain de composer (avec le même goût de l'intervalle et de la confusion des rôles) qu'on lui a si durablement et si sottement dénié. Marmontel affirmait (avec quelques autres) que Diderot a « écrit de belles pages comme il le disait lui-même, mais il n'a jamais fait un bon livre »¹⁴. Nodier renversera cette proposition en assurant que « jamais homme ne fut moins l'homme d'un livre, et ne s'occupa moins à en faire »¹⁵. Goethe nous avait déjà magistralement prévenu qu'un « fil d'or » reliait, à vrai dire, les compositions apparemment décousues de Diderot. Louis-Sébastien Mercier est celui qui nous a donné le diagnostic le plus lumineux sur cette question. Si Diderot n'a pas fait de livre, ce n'est pas parce qu'il était incapable de composer, conclut-il, mais par un choix esthétique délibéré :

Il ne se vantait pas de savoir faire un livre, mais bien d'écrire des pages, il disait : il n'y a que des pages dans les livres... J'ai fait une page qu'il faut que je vous lise ; il vous lisait sa page, sans savoir où il la placerait ; il l'oubliait ou il la donnait au premier venu ; toujours libéral de ses idées, non moins que de plusieurs fragments qui sont répandus dans plusieurs livres modernes.¹⁶

- 13 Mercier a pleinement adhéré lui-même à ce parti pris de l'écriture fragmentaire qui avait tant d'avenir. En donnant libéralement des pages à la fin de sa vie pour *L'Histoire des deux Indes* de l'abbé Raynal, Diderot a renoué avec ce qu'il avait fait au début de sa carrière pour l'*Encyclopédie*. Pour les éditeurs de Diderot, cela a été un effrayant casse-tête depuis

cinquante ans que de tenter de retrouver sa voix perdue, ici et là, et d'identifier avec certitude ce qui lui appartient en propre. Son œuvre faite d'archipels, d'espacements et de pages envolées laisse, en quelque sorte dans ces vides, toute sa place au lecteur qui doit inventer ses parcours de lecture singuliers. De là, la modernité de Diderot qui s'est révélée comme une référence majeure pour le Nouveau roman.

Le rôle du hasard attesté par la physiologie

- 14 Pour bien comprendre l'originalité de Diderot et l'esthétique singulière qui prévaut dans son œuvre (sa passion du décousu propre à imiter les cheminements imprévisibles de la conversation et du rêve), il faut en revenir à ses considérations sur la physiologie, un domaine qui fut toujours essentiel pour lui et qui l'a inspiré depuis le début. En témoigne, une dernière fois, le magistral point d'orgue que constituent les *Éléments de physiologie*. De même qu'il « n'y a que des pages dans les livres », l'être humain se présente comme un « composé » d'éléments. Dès les *Pensées sur l'interprétation de la nature* en 1753, Diderot note que nous sommes un « assemblage ». « L'homme sage n'est qu'un amas de cellules folles » déclare-t-il ensuite dans une formule assez ébouriffante des *Éléments de physiologie*. C'est d'abord notre organisme, en effet, qui est voué à la prodigieuse loterie de la vie où les « cellules folles » mènent le jeu. Et il en va de même des profondeurs du psychisme qui recèlent tant de surprises et de détours vertigineux. Aussi Diderot se réclame-t-il d'une rationalité qui fait toute sa part à la folie, à l'imagination et à la puissance du rêve. Dans les *Éléments de physiologie*, il se passionne pour la distraction, les états seconds, ces moments où nous sommes en pilotage automatique, en proie à toutes sortes d'aliénations, de phobies, et de syncopes comme le neveu de Rameau lui-même qui a d'incessantes pâmoisons dont il sort comme d'un profond sommeil.
- 15 Diderot nous prévient que le hasard a une part considérable dans les découvertes scientifiques et dans l'invention artistique. Le savant, tout comme l'artiste, doit savoir s'abandonner à des vertiges et à des états de conscience diffus. « Point de penseurs profonds, point d'imaginations ardentes qui ne soient sujets à des catalepsies momentanées » écrit Diderot¹⁷. Les intuitions du savant sont souvent dues à « cet esprit de divination par lequel on *subodore*, pour ainsi dire, des procédés inconnus, des expériences nouvelles, des résultats ignorés »¹⁸. Aussi les « conjectures » de ce dernier, peuvent-elles parfois passer pour des « extravagances » auprès desquelles « les rêves d'un malade ne paraissent ni plus bizarres ni plus décousus »¹⁹. C'est qu'à la différence de la « philosophie rationnelle » marquée par l'esprit de système, la « philosophie expérimentale » a « les yeux bandés » et « marche toujours en tâtonnant »²⁰. Dans le *Salon de 1767*, Diderot nous assure que les artistes eux aussi et, par exemple, les peintres ne procèdent que « par un long et pénible tâtonnement »²¹. On comprend le désaccord total de Diderot, dans ses dernières années, avec son ami Naigeon qui sera ensuite son éditeur et qui n'a rien compris à sa manière désinvolte et à première vue désordonnée. Naigeon considérait, en effet, que l'*Essai sur la vie de Sénèque* était une œuvre inaboutie. Diderot lui répliqua dans l'adresse « À Monsieur Naigeon » sur laquelle s'ouvre l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron* : « Je ne compose point, je ne suis point auteur ; je lis ou je converse ; j'interroge ou je réponds »²². Or dans les *Éléments de physiologie*, Diderot persiste à ne pas composer et à n'être point auteur. Naigeon ne verra dans ce livre que les « matériaux épars d'un ouvrage plus important », comme si Diderot avait pu envisager un seul moment de réorganiser ces « matériaux » dans un ouvrage systématique. « J'ai joint les

combinaisons de l'art à celles de la nature », écrit Diderot dès les *Pensées sur l'interprétation de la nature*. Il ne cessera jamais de le faire si bien que cette « combinaison » féconde est à l'œuvre dans tous ses ouvrages à quelque sphère qu'ils appartiennent :

Ce livre, si c'en est un [écrit-il à Naigeon], ressemble à mes promenades : rencontré-je un beau point de vue ? je m'arrête ou je ralentis mes pas, selon la richesse ou la stérilité des sites : toujours conduit par ma rêverie, je n'ai d'autre soin que de prévenir le moment de la lassitude.²³

- ¹⁶ De *La Promenade du sceptique* en 1747 à la « Promenade Vernet » dans le *Salon de 1767*, on vagabonde beaucoup avec Diderot. Ainsi s'annonce une esthétique de la promenade à laquelle se rallieront ensuite Nerval, Stendhal, Chateaubriand et quelques autres. « Comment s'étaient-ils rencontrés ? par hasard » peut-on lire, comme on l'a vu, à l'incipit de *Jacques le fataliste*. C'est en risquant les chemins buissonniers, en affrontant tous les croisements aléatoires entre le monde scientifique et celui des arts (en quoi se révèle en vérité une surprenante continuité expérimentale, théorique, esthétique) que Diderot a fini par s'imposer, *tesseract agitant*, comme le maître du jeu et en quelque sorte comme le patron au XVIII^e siècle.

NOTES

1. Diderot, *Plan d'une université*, dans *Œuvres complètes*, éd. R. Lewinter, Paris, Club français du livre, 1969-1973, t. XI, p. 775.
2. J. Roger, *Les Sciences de la vie au XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1963, p. 775.
3. Ce mot qui a d'abord désigné un jeu de paume, a fini par renvoyer en mauvaise part, dans la deuxième partie du XVIII^e siècle, à une maison de jeux et de cartes.
4. Diderot, *Éléments de physiologie*, dans *Œuvres complètes*, cit., t. XIII, p. 823.
5. L.-S. Mercier, *Tableau de Paris*, Amsterdam, [s.n.], 1783, t. III, p. 189.
6. C'est l'expression du neveu de Rameau employée à l'évidence en mauvaise part.
7. Sur le jeu d'échecs et la structure du *Neveu de Rameau*, voir le bel essai de Y. Sumi, *Le Neveu de Rameau. Caprices et logiques du jeu*, Tokyo, Librairie-Éditions Ferance Tosho, 1975.
8. Diderot, *Le Neveu de Rameau*, dans *Œuvres complètes*, cit., t. X, p. 300.
9. Id., *Lettre à Philidor*, 10 avril 1782, dans *Correspondance*, éd. G. Roth et J. Varloot, Paris, Les Éditions de Minuit, 1970, t. XV, p. 293.
10. Id., *Salon de 1767*, dans *Œuvres complètes*, cit., t. VII, p. 48.
11. Le 7 mai 2017.
12. Le 17 avril 2017.
13. Diderot, *Lettres à Sophie Volland*, éd. J. Varloot, Paris, Gallimard, « Folio », 1984, p. 48.
14. Marmontel, *Mémoires*, Paris, Didot, 1846, p. 315.
15. Ch. Nodier, « De la prose française et de Diderot », dans *Revue de Paris*, juin 1830.
16. L.-S. Mercier, *De Jean-Jacques Rousseau considéré comme l'un des premiers auteurs de la Révolution*, Paris, Buisson, 1791, t. II, p. 137.
17. Diderot, *Éléments de physiologie*, dans *Œuvres complètes*, cit., t. XIII, p. 676.
18. Id., *Pensées sur l'interprétation de la nature*, dans *Œuvres complètes*, cit., t. II, p. 732.
19. Ibid., p. 733.
20. Ibid., p. 728.

21. Id., *Salon de 1767*, cit., p. 38.

22. Id., *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, dans *Œuvres complètes*, cit., t. XIII, p. 280.

23. Ibid., p. 281.

RÉSUMÉS

De la combinatoire mathématique et de la combinaison des atomes, Diderot a tiré l'idée d'un ludisme universel. Il a traduit *Le Joueur* d'Edward Moore, alors qu'il commençait à rédiger une première ébauche du *Neveu de Rameau* où le jeu d'échecs est un thème central. De là une œuvre très moderne où le jeu et le hasard dominant.

INDEX

Mots-clés : jeu d'échecs, combinaison des atomes, puissance du rêve, philosophie expérimentale, esthétique du décousu et de l'intervalle, hasard